

La responsabilité de l'intellectuel chrétien

Autor(en): **Thévenaz, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **38 (1950)**

Heft 155: **Au service du Dieu vivant : hommage de reconnaissance à M. Emile Brunner**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380530>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA RESPONSABILITÉ DE L'INTELLECTUEL CHRÉTIEN

On peut dire que, pour chaque profession, il y a des lois non écrites qui constituent comme un code des responsabilités qui lui sont propres. Il y a celles du magistrat, de l'ingénieur, du garde-barrière. Il y a aussi les responsabilités des intellectuels, qui ne sont pas les mêmes pour le physicien que pour le juriste, pour le médecin que pour le philosophe. Mais, au-dessus d'elles, il faut reconnaître que l'intellectuel, en tant que tel, assume vis-à-vis de la société, de la culture ou de l'intelligence une responsabilité globale, au singulier cette fois-ci. Et qu'en est-il de l'intellectuel chrétien ? N'assume-t-il pas à son tour une nouvelle responsabilité de croyant et d'intellectuel vis-à-vis de Dieu ? En quoi consiste-t-elle ? En quoi se distingue-t-elle de celle de l'intellectuel incroyant et de celle du croyant non intellectuel ? Telle est la question à laquelle nous aimerions essayer de donner une réponse.

On peut d'abord se demander — et c'est ainsi d'ordinaire qu'on pose notre problème — si la qualité de chrétien, chez un intellectuel, augmente ou diminue sa responsabilité propre. Choisissons d'emblée l'exemple du philosophe croyant pour lequel la question prend toute son acuité. Il est à craindre, pensent les uns, que, si le philosophe obéit à Dieu, il abdique par là même une part de sa responsabilité de philosophe, surtout une part de l'autonomie de sa réflexion. Or celle-ci est pourtant considérée à juste titre comme sa première responsabilité de philosophe ; et abdiquer une part de cette autonomie, il faut convenir que c'est fatalement abdiquer toute son autonomie.

Au contraire, rétorquent les autres, le philosophe chrétien assume une responsabilité supplémentaire : tout en se chargeant de toutes les responsabilités du philosophe (non-chrétien), il y ajouterait encore les responsabilités propres au croyant. Sa qualité d'intellectuel chrétien résulterait de la somme de ces deux ensembles de responsabilités, fondus en un nouvel ensemble.

Cette alternative est propre à nous égarer, car la responsabilité ne se comptabilise pas. Il ne s'agit pas de plus ou de moins. On ne peut pas additionner tout bonnement celle de l'intellectuel et celle du croyant. En réalité la responsabilité de l'intellectuel chrétien est une autre responsabilité, ni moindre ni supérieure — une responsabilité tout à fait originale. Essayons de voir en quoi.

* * *

Une première distinction s'impose. Chez le non-chrétien, la responsabilité est ressentie comme une façon de prendre sur soi, par une initiative consciente, le poids de sa propre vie ou de celle des autres, une façon d'en répondre vis-à-vis de sa conscience ou vis-à-vis d'autrui. Chez le chrétien, la responsabilité n'est pas une initiative, elle est une réponse, une obéissance. Elle est toujours seconde en ce sens que, toujours, Dieu a parlé avant nous, a déjà lancé son appel, en ce sens que tout a déjà été accompli sur la Croix. Notre vie, nos actes et nos pensées, nous n'avons pas seulement à en répondre, mais ils seront eux-mêmes la réponse. Et c'est précisément ce qui confère à la responsabilité chrétienne une gravité et une signification tout à fait particulières. Est responsable non pas seulement celui qui agit au plus près de sa conscience et avec la conscience des répercussions de ses actes, avec la volonté de les assumer pleinement comme siens, non pas seulement celui qui fait au mieux sa tâche ou son devoir, mais celui qui sait reconnaître dans chaque sollicitation extérieure un appel et donner à chaque acte la valeur d'une réponse. Faire au mieux parce qu'il n'y a pas de Dieu qui fasse quelque chose, ou bien faire au mieux parce que Dieu a déjà tout fait, voilà deux *attitudes de responsabilité* qui ne coïncident nullement. L'une gravite autour de l'autonomie, l'autre autour de l'obéissance.

Si l'on peut dire que l'appel que Dieu adresse aux hommes et dont la Bible nous apporte le témoignage est le même pour tous les hommes, on sait, d'autre part, que cet appel identique est toujours

adressé à chaque homme *hic et nunc*, dans sa situation particulière, et qu'il doit y répondre *hic et nunc*, en tant qu'il est placé dans telle ou telle situation personnelle, familiale, professionnelle, sociale ou nationale. Comme chrétien, en effet, je ne devrais pas voir dans ma situation ou ma profession autre chose qu'une vocation ; elle n'a rien de fortuit ni d'accidentel ; elle est le lieu vers lequel je me sens appelé, dans lequel je suis appelé, à partir duquel j'essaie de répondre.

La réponse à cet appel ne peut pas ne pas passer par le canal de cette situation particulière. Il n'y a pas de réponse passe-partout, de responsabilité-type ; c'est dans et par ma vocation que je suis appelé à répondre. C'est le lieu d'une responsabilité à chaque instant nouvelle et d'une réponse jamais donnée une fois pour toutes. Supposer que l'intellectuel puisse vraiment prendre ses responsabilités devant Dieu sans le truchement de sa profession, ce serait comme s'il répondait à côté de sa vocation, à côté de l'appel personnel que Dieu lui adresse *hic et nunc*, en un mot, à côté de la question. Ce qui serait une bien curieuse façon de répondre ! Ce serait séparer sa responsabilité devant le monde et sa responsabilité devant Dieu, la profession de la semaine et la profession de foi du dimanche. Qu'est-ce à dire sinon que l'intellectuel, à l'appel de Dieu, ne saurait esquiver sa situation d'intellectuel ni chercher à répondre à cet appel en dehors de sa vocation propre. Comment pourrait-il répondre à côté de son intelligence ou contre elle ?

La difficulté n'est pas tant de choisir son métier que de savoir ensuite y reconnaître sa vocation, le lieu de sa réponse à Dieu, de savoir ce que cela veut dire que d'être appelé à être intellectuel et ensuite à répondre à Dieu, en tant qu'intellectuel. C'est si facile (relativement !) de croire en Dieu, c'est si difficile de le faire en tant qu'intellectuel, d'inscrire cette foi dans des actes d'intelligence ou des pensées d'intellectuel. Et pourtant, pour un intellectuel, croire en Dieu sera une sorte de fuite dans l'irresponsabilité tant que ce n'est pas croire en tant qu'intellectuel. La profession ne devient une vocation véritable que le jour où je me sens appelé en elle et par elle, et ma responsabilité ne devient une véritable réponse que le jour où je répons en elle et par elle.

La responsabilité chrétienne dans la profession, on le voit, ne consiste pas simplement à croire en Dieu (*ama Deum et fac quod vis*), ni non plus à simplement faire au mieux son « boulot ». La foi sans le *hic et nunc* de notre situation particulière est irresponsabilité ;

et le sens des « responsabilités » sans foi est aussi irresponsabilité devant Dieu. Désertier notre poste en restant sourd à l'appel et muet quand il s'agirait de répondre, telle est notre tentation d'irresponsabilité, bref notre péché. En effet, la tentation propre de l'intellectuel chrétien n'est pas d'user de son intelligence, mais exactement la même tentation que pour tout croyant : esquiver notre responsabilité là où Dieu nous appelle. Le péché de l'intellectuel, ce n'est pas d'être intelligent, c'est de ne pas savoir comment répondre à Dieu par le moyen de son intelligence, dans et par sa situation d'intellectuel. Il oscille, comme une aiguille de boussole affolée, entre deux tentations d'irresponsabilité : tantôt mépriser son intelligence qu'il juge diabolique, folle ou pécheresse (alors que c'est lui tout entier qui pêche en ce qu'il ne sait pas obéir par son intelligence), tantôt s'en remettre à son intelligence autonome et droite (comme si l'intelligence, une fois redressée, était vraiment hors du péché et immédiatement accordée à Dieu, comme si être fidèle à son intelligence naturelle c'était automatiquement répondre à Dieu).

La question n'est précisément pas là. Certes, l'intelligence n'échappe pas à la situation pécheresse de l'homme, mais il est vain, c'est même un alibi, de chercher où peut bien se loger le péché de l'intelligence (par exemple dans l'erreur qu'elle commet, comme on le croit volontiers). La seule chose que l'intellectuel, comme tout croyant, puisse faire, c'est d'essayer de discerner en quoi consiste sa tentation propre, la pente invincible qui le fait esquiver de répondre à Dieu par son intelligence.

Pour cela il faudrait parvenir à saisir comment se déroule l'affrontement de la foi et de l'intelligence, comment le dialogue s'engage et se poursuit entre elles. Mais, au préalable, s'agit-il bien de deux combattants, de deux « facultés de l'esprit » qui se mesureraient sur le champ de bataille de notre conscience et entre lesquelles je serais appelé à jouer le rôle d'arbitre ? — Mais non ! Foi et raison ne sont pas deux entités extérieures à moi. En réalité il n'y a que moi croyant et moi raisonnant et, si je suis authentique croyant et authentique intellectuel, c'est chaque fois moi-même tout entier. Je suis moi-même l'unique combattant, menant seul (seul avec le Christ) le dur combat contre l'irresponsabilité, luttant pour répondre vraiment, découvrant peu à peu, à tâtons, le lieu de ma fidélité et de mon obéissance d'intellectuel.

Le problème de la raison et de la foi, considéré comme problème philosophique général, est un pseudo-problème, une mise en scène

artificielle en vue d'un vain jeu de massacre. En réalité, comme le problème n'est vraiment un authentique problème que pour l'intellectuel croyant et qu'en outre il ne peut signifier pour lui que le problème de sa responsabilité d'intellectuel, c'est sur ce terrain seul qu'il faut le poser.

Suivons quelques péripéties de cette lutte intérieure, les défaillances et les remontées, la lente consolidation d'une responsabilité de chrétien. Si pour cela il est commode de faire encore intervenir un protagoniste foi en face d'un autre personnage intelligence, ne soyons pas dupes de ces *personae* : ces personnifications, ces masques ne sont qu'un moyen plastique de nous représenter le drame qui se déroule à l'intérieur d'une conscience d'intellectuel. N'en faisons pas un nouvel alibi pour fuir le *hic*, pour nous esquiver dans les coulisses ou dans la salle de spectacle. *De me fabula narratur.*

* * *

Supposons donc une foi naissante qui m'incite à chercher ma responsabilité. Et me voici en marche pour répondre ; en tant qu'intellectuel, j'entrevois que je ne peux répondre à l'appel adressé par Dieu que par l'intelligence. Le lieu de ma réponse devrait être la vie intellectuelle, ma profession d'intellectuel. Cependant, ma foi encore vacillante prend conscience d'elle-même et cherche à se consolider en tenant en échec les prétentions absolutistes et ruineuses de mon intelligence, les insinuations ou les évidences de mon « bon sens » ou de ma lumière naturelle. A première vue, avouons-le en effet, nous ne concevons pas la possibilité d'un progrès réel dans la foi qui ne s'accompagne pas, d'une façon ou d'une autre, d'une perte de confiance en l'intelligence comme telle.

La raison, en effet, par le mouvement spontané et naturel de sa démarche propre, se porte jusqu'aux questions dernières de la connaissance, jusqu'à la métaphysique. Et voici la foi qui vient lui parler de la folie de la Croix. Son dessein est clair : elle voudrait persuader la raison que c'est sa sagesse raisonnable qui est folie, que ce sont ses plus hautes connaissances qui ne sont qu'ignorance infatuée. Elle prétend se substituer à l'intelligence comme une sagesse supérieure, comme le véritable moyen de connaissance pour toute question dernière. Se jugeant dépositaire d'une assurance divine, ou des principes d'un savoir plus fondé, la foi vient mettre en question l'intelligence de la façon la plus radicale.

Si le problème apparaît sous ce jour, le conflit est ouvert, inévitable, et ne peut conduire qu'à la résistance de l'intelligence qui défend à juste titre son autonomie. Si la foi s'arroge, comme autre mode de connaissance, le droit de condamner l'intelligence, de la limiter au nom de quelque chose qu'elle aurait, elle, vu et compris, si elle prétend se substituer purement et simplement à l'intelligence, alors il y aura d'un côté les croyants, de l'autre les « intelligents », mais il n'y aura jamais, il ne pourra y avoir d'intellectuels croyants.

En réalité, si l'intelligence, comme l'homme tout entier, se trouve bel et bien mise en question, c'est pourtant en un tout autre sens, beaucoup plus radical encore, mais qui ne ruine pas sa responsabilité autonome. Au lieu d'entendre une condamnation portée sur elle par une instance extérieure, tout aussi humaine (la foi), l'intelligence entend un appel intérieur à prendre ses responsabilités devant Dieu. Cet appel ne peut résonner que comme une mise en question, mais cette fois-ci ce n'est plus la foi qui tente immédiatement de se substituer à l'intelligence ; c'est l'intelligence qui, revenant sur elle-même, prend conscience que le jugement de la Croix tombe aussi sur elle et qui change d'attitude vis-à-vis d'elle-même.

De même que le croyant est un homme qui se voit de façon toute nouvelle, de même la raison se verra d'un autre œil. La confiance qu'elle peut avoir en elle-même et en sa propre activité est maintenant d'un ordre tout différent. La foi en la raison dont parlent philosophes et savants fait place d'abord à la conscience d'une mise en question radicale. Celle-ci n'est pas celle des sceptiques ni même celle des relativistes qui critiquent la raison et lui assignent ses limites. Car si la raison est secouée, ébranlée, c'est d'emblée sous le signe d'une responsabilité à discerner et à assumer ; s'il y a humiliation des prétentions de la raison, c'est dans la perspective d'un jugement entendu comme un appel et par là même comme une promesse, la promesse de la Croix et de Pâques. C'est à cette promesse (et grâce à elle) que l'intelligence se sent appelée à répondre avec une nouvelle confiance, en intelligence autonome. Sous le signe de la responsabilité signifie donc : dans la crainte et le tremblement, indissolublement sous le signe de la défiance et d'une nouvelle confiance, du repentir et de l'espérance. Ne faut-il pas cette menace mortelle pour que l'intelligence prenne conscience de sa vraie situation devant Dieu, de sa solidarité profonde avec le péché de l'homme ? Sinon elle continuerait à se juger indemne du péché humain et à croire que

les vérités qu'elle découvre nous ouvriraient les secrets du Ciel ou que l'idée de vérité qui est le sang nourricier de l'intelligence aurait en tout cas une valeur absolue et divine, qu'elle serait la même pour Dieu et pour l'homme.

Nous voyons ainsi apparaître la tournure dramatique que prend la responsabilité propre de l'intellectuel chrétien. La foi nous incite à ne pas nous dérober à notre vocation d'intellectuel et pourtant elle se consolide elle-même contre l'intelligence. Tout en prétendant nous engager dans l'intelligence plus profondément, elle nous en dégage, elle nous incite à désertir notre poste. En d'autres termes, pour l'intellectuel, le progrès dans la foi sape sournoisement le fondement même de sa profession et tend à l'écarter du lieu où Dieu l'a placé et l'appelle, et où il aura à répondre. Il n'est probablement pas d'autre profession où il en soit ainsi.

Nous commençons à discerner notre tentation majeure. Contrairement à ce qu'on croit, cette tentation n'est donc pas tant à chercher du côté de l'intelligence, mais du côté de la foi. En effet, nous n'envisageons ici que le cas où l'intellectuel est sérieusement engagé dans sa foi. S'il ne s'agit que d'une teinture chrétienne plus ou moins vague, la question de la responsabilité ne se posera pas vraiment en termes d'appel et de réponse et elle rejoindra simplement le problème habituel des responsabilités de l'intellectuel non chrétien. Autrement dit, si la foi est suffisamment présente pour nous faire chercher à répondre dans et par notre vocation d'intellectuel, c'est qu'elle est *a fortiori* capable de tenir en échec notre intelligence et encline, puisque aussi bien l'intelligence est mise en question, à se substituer à elle pour répondre à sa place. La foi, par zèle sincère — en toute bonne foi! — jette l'intellectuel dans une impasse et tend à démoraliser l'intelligence. Qui peut l'en dégager, sinon la seule intelligence? Pour l'intellectuel chrétien, la tentation d'irresponsabilité vient de la foi, mais la résistance ne peut venir que de l'intelligence (du lieu d'où Dieu attend notre réponse) et la résistance sera proportionnelle à l'obéissance fidèle avec laquelle l'intelligence, envers et contre tout, tient bon contre la foi en prenant toujours mieux conscience de sa responsabilité d'intelligence devant Dieu.

Cependant, cette résistance n'est en aucune façon une hostilité contre la foi. Il faudrait plutôt dire que dès ce moment le dialogue de la foi et de l'intelligence cesse peu à peu d'être le dialogue heurté et tendu de nos artificielles *personae* où chacune s'affirme contre l'autre.

N'oublions pas qu'il s'agit de l'intellectuel croyant et raisonnant dans sa lutte pour sa responsabilité et que désormais chaque victoire est une réconciliation des deux *personae* ou, si l'on veut, une nouvelle dimension de la foi en même temps que de l'intelligence. La foi, en réconciliant l'être tout entier croyant et tout entier raisonnant, devient une vraie foi d'intellectuel. L'intelligence, en résistant aux tentations de la foi, devient une vraie intelligence responsable devant Dieu. La foi de l'intellectuel consiste en l'effort de l'intelligence (qui a entendu un appel et veut y répondre) pour trouver en elle-même, malgré les tentations de la foi, la responsabilité qui est la sienne. La foi de l'intelligence est volonté de répondre à Dieu par une résistance intelligente aux tentations de la foi.

Il ne s'agit nullement d'une foi devenue plus intelligente (*horribile dictu!*) ni d'une intelligence qui croit au lieu de comprendre ; pas davantage d'une foi guidée et précédée par l'intelligence, ni d'une intelligence éclairée, redressée ou limitée par la foi, mais... Mais de quoi, alors ? Comment concevoir cette responsabilité de l'intelligence que nous osons appeler, même si l'alliance des mots nous choque, la foi de l'intelligence ?

La conscience douloureuse de la « maladie mortelle » de l'intelligence, disions-nous, ne saurait aller sans la joie de la promesse et la foi en un salut déjà accompli sur la Croix. Une toute nouvelle confiance naît pour l'intelligence, la confiance qu'elle est, doit être ou peut devenir le lieu de ma réponse. Cette confiance est la même que celle qui illumine tout croyant qui a pris conscience de sa responsabilité propre, c'est-à-dire dont la foi est devenue le moteur ou la substance même de toute son activité et, du même coup, la réconciliation de tout son être avec Dieu et avec lui-même. Et cette confiance est aussi autonome que celle de l'intellectuel incroyant, puisqu'elle n'est pas donnée ou révélée à l'intelligence, mais que celle-ci ne peut la tirer que de sa prise de responsabilité devant la révélation de Dieu. Confiance autonome puisque responsable, confiance responsable puisque autonome ! N'allons pas nous la représenter comme une garantie divine accordée à l'intelligence ou comme une assurance pour la vie. Ce n'est pas du tout l'assurance que désormais le travail de l'intelligence est infaillible ou qu'un circuit s'est établi entre Dieu et l'homme sur le plan de l'intelligence. Rien de tout cela. L'intelligence ne peut prendre conscience de sa responsabilité, c'est-à-dire prendre confiance (chrétienne), que parce qu'elle se sent mise

radicalement en question par la Croix comme l'homme tout entier, autrement dit parce qu'elle a d'abord perdu toute confiance (non chrétienne) en elle-même. C'est la réponse après cet ébranlement, impossible sans cet ébranlement, qui est l'expression de sa nouvelle confiance.

Ce déplacement de confiance, c'est la réponse de l'intellectuel, c'est sa prise de responsabilité chrétienne. Nous oserons l'appeler, même si ici encore l'expression peut scandaliser tout autant le théologien que le philosophe, la conversion de l'intelligence (avec l'homme tout entier). Le philosophe y flairera une abdication de l'intelligence. A tort, puisque cette conversion n'est autre que prise de responsabilité, c'est-à-dire approfondissement de la conscience que l'intelligence peut prendre de la valeur et de la signification véritable de sa propre activité d'intelligence. Or, la responsabilité de l'intelligence, même pour le philosophe incroyant, n'est jamais inscrite dans sa définition ni dans sa nature, mais elle ne saurait être autre chose que l'expression de sa libre activité. Et lorsqu'on parle, en philosophie, d'autonomie de la raison, l'on n'entend pas simplement la liberté d'exercice de la raison dans sa recherche du vrai, mais bien plus encore ce fait remarquable (pour ne pas dire mystérieux) que l'intelligence seule est capable de se donner sa propre valeur et son propre prix, de fixer la confiance qu'elle veut accorder à ses propres démarches. Elle en porte seule la responsabilité, et sans cette responsabilité, il n'y a pas de philosophie. Or, il n'y a pas moins de liberté dans la responsabilité que l'intelligence du croyant prend devant Dieu que dans celle que l'incroyant est amené à prendre devant toute autre instance, car c'est toujours en réponse au choc d'une expérience (extérieure le plus souvent) que l'autonomie de l'intelligence se manifeste. Le mot conversion n'indique que cet approfondissement radical qui modifie ou renouvelle de façon décisive le prix que l'intelligence se donne à elle-même.

Et cependant le théologien y flairera sans doute, à tort aussi, une conversion sans Dieu ou une apothéose camouflée de l'intelligence. Rappelons que la conversion n'est pas seulement l'abdication du vieil homme, mais la reconnaissance du prix insoupçonné de l'homme nouveau : de là le sentiment de responsabilité du converti. Or, faudrait-il admettre que, de l'appel à la *μετάνοια*, seul le *νοῦς* serait exclu ? Faudrait-il penser que, pour l'intellectuel seul, le *μετα* signifierait abdication définitive, condamnation, abandon ? que pour lui seul la *μετάνοια* devrait prendre la forme d'une *ἀ-νοια* sans rémission ?

* * *

Nous comprenons pourquoi la responsabilité de l'intellectuel chrétien est si difficile à assumer : c'est qu'elle se situe au point critique où la foi a fait suffisamment perdre à l'intelligence sa confiance en elle-même pour qu'elle aussi se sente appelée, donc pécheresse, et où néanmoins, dans la brèche ouverte, grâce à la promesse et par un sursaut décisif, ce soit pourtant encore l'intelligence qui puisse, par ses propres forces, répondre, c'est-à-dire prendre une nouvelle confiance en elle-même. La tentation serait grande pour l'intelligence d'abdiquer et de laisser la foi, toujours tentée par une économie de pensée, répondre à sa place.

Ainsi donc cette responsabilité nous apparaît en équilibre éminemment instable, située à une sorte de carrefour des tentations et des trahisons possibles. Il n'est plus besoin de longues preuves pour nous convaincre que la responsabilité de l'intellectuel chrétien et celle de l'intellectuel non chrétien diffèrent aussi profondément que l'eau et le vin. Et pourtant c'est la même intelligence de part et d'autre, fonctionnant de la même façon, visant les mêmes objets ; mais cette intelligence, de part et d'autre, n'a pas la même conscience d'elle-même ni la même confiance en elle-même ; car c'est bien en cela que consistent les diverses manières de reconnaître sa responsabilité.

De plus, il n'est pas non plus besoin de longues preuves pour nous convaincre que la responsabilité de l'intellectuel croyant diffère sensiblement de celle de tout autre croyant pour lequel l'intelligence n'est pas le lieu premier de sa réponse à l'appel de Dieu. Et pourtant c'est la même foi de part et d'autre, et surtout la même tentation. Pourquoi, en effet, est-il si difficile d'inscrire notre foi dans nos actes, de faire de nos actes une réponse au sacrifice du Christ pour nous, sinon parce que la tentation de tout croyant protestant est de se dire : ma foi me suffit, *sola fide*, crois seulement, comme si ma seule responsabilité de croyant c'était que ma foi fût pure. Mais, encore une fois, la véritable difficulté n'est pas de croire — en blanc pour ainsi dire, mais c'est d'agir selon sa foi, de répondre par ses actes. Ou même, s'il nous arrive de penser qu'il est difficile déjà simplement de croire, c'est que nous n'avons pas compris qu'il n'y a pas de foi en blanc, pour croire. La foi ne peut être qu'un acte de réponse ; et, pour l'intellectuel, elle ne saurait être qu'un acte d'intelligence, donc une responsabilité de l'intelligence.

Pierre THÉVENAZ.